Revue d'histoire du XIXe siècle
Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

47 | 2013
Quel est l'avenir du XIXe siècle ?

Éric FOURNIER, *La « Belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah*

Époques, Seyssel, Champ Vallon, 2012, 392 p. ISBN : 978-2-87673-563-7. 26 euros.

Judith Lyon-Caen

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rh19/4628
DOI : 10.4000/rh19.4628
ISSN : 1777-5329

Éditeur
La Société de 1848

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 231-233
ISSN : 1265-1354

Référence électronique
Judith Lyon-Caen, « Éric FOURNIER, *La « Belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 28 janvier 2014, consulté le 21 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/rh19/4628 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rh19.4628

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

Tous droits réservés

Éric FOURNIER, *La « Belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah*

Époques, Seyssel, Champ Vallon, 2012, 392 p. ISBN : 978-2-87673-563-7. 26 euros.

Judith Lyon-Caen

RÉFÉRENCE

Éric FOURNIER, *La « Belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah*, Époques, Seyssel, Champ Vallon, 2012, 392 p. ISBN : 978-2-87673-563-7. 26 euros.

1 « La beauté des filles juives est toute raphaélique ; c'est bien ce port gracieux et quelque peu fier, ce regard mélancolique et doux, ce teint un peu bruni, tout le composé suave enfin qui fait des vierges du peintre d'Urbin le type de la beauté et de la majesté féminines ». Telles sont les lignes qui caractérisent la « femme juive » dans le grand catalogue des types proposés par le libraire-éditeur Léon Curmer en 1842, *Les Français peints par eux-mêmes*. Le stéréotype de la Belle Juive apparaît ici dans sa forme « romantique », telle qu'Éric Fournier la détaille dans la première partie de son ouvrage : une beauté à la fois idéale et pittoresque, chrétienne et orientale, biblique et italienne. L'objet de l'étude d'Éric Fournier est donc bien une « image », picturale et textuelle, présente dans bien des textes littéraires du premier XIX^e^ siècle, de la Rébecca de Scott à la Torpille de la *Comédie humaine*. Éric Fournier la décrit finement, avant de suivre l'évolution de cette figure dans le XIX^e^ siècle naturaliste puis dans les discours antisémites de la fin du XIX^e^ siècle. La dernière partie du livre est consacrée à l'effacement du stéréotype au XX^e^ siècle, bien qu'un écho rageusement « mutilé » des silhouettes romantiques puisse se trouver dans une certaine littérature antisémite, chez Drieu La Rochelle ou dans la prose haineuse du collaborationniste Georges Montandon.

2 Le parcours que propose Éric Fournier relève donc d'abord d'une histoire de l'imaginaire, et l'auteur s'entend à cerner les contours et les inflexions d'un stéréotype

qui voyage des discours les plus philosémites aux plus violemment anti-, et, surtout, qui déroute leur opposition. Car la « Belle Juive », sublime et sensuelle, héroïque et réprouvée, éventuellement dangereuse, corruptrice ou corrompue, ce « paroxysme de la femme rêvée pour les hommes du XIX^e siècle » (p. 61), se prête à d'inépuisables appropriations : figure de la féminité dans toutes ses ambivalences, figure de l'altérité venue d'un Orient rêvé ou de la boue des ghettos de l'Est européen, mais aussi figure de l'origine ou figure allégorique du destin d'un peuple en voie d'émancipation... Mais l'enquête d'Éric Fournier ne se borne pas à l'inventaire subtil de ces inépuisables déclinaisons : il tente – et l'on semble quitter ici les rives de l'histoire de l'imaginaire – d'approcher les « juives réelles », de confronter ces représentations à leurs « usages sociaux ».

3 Qui a vu une « belle juive » à Paris en 1840, une « belle juive » qui ne soit pas une représentation littéraire, un personnage d'opéra ou de théâtre, une odalisque de peintre ? Les statistiques, on le sait, sont aussi muettes sur la beauté des femmes que sur leurs origines. L'enquête d'Éric Fournier s'en tient donc aux marges du réel et de l'imaginaire, dans les lieux sociaux où l'imaginaire s'incarne ou se fabrique : ateliers des peintres, petits et grands théâtres, demi-monde et filles de joie. Il y a bien là des « Belles Juives », d'ailleurs pas toujours juives, mais des femmes qui ont pu prendre ou auxquelles on a pu prêter, un temps de leur vie, cette identité-là, comme Joséphine Marix, fille de petits commerçant du Marais, modèle en vogue dans les années 1840, avant d'épouser le baron Herman von Ahlefeld. Restent les grandes figures, comme Rachel ou plus tard Sarah Bernhardt, qui, toujours, excèdent les stéréotypes ou les déplacent : l'une et l'autre assurément juives et capables d'incarner cette « Belle Juive », comme bien d'autres figures féminines. Au delà de ces cas, les recherches d'Éric Fournier outrepassent la question de la « Belle Juive », puisqu'il s'essaie à repérer des « juives réelles », et éventuellement belles, en différents lieux sociaux où l'on trouve des femmes et où l'on peut trouver des femmes d'origine juive : dans les ateliers de couture, dans les bals, les bordels. Autant de lieux décrits et surveillés par divers acteurs (observateurs sociaux, journalistes, police) et qui donnent lieu à des productions écrites : mais quand une « Belle Juive » apparaît, cela n'indique évidemment que la prégnance du type. L'enquête sur les « usages sociaux » des représentations s'avère ainsi nécessairement fragmentaire et déceptive – l'auteur ne s'en cache pas – et touche à des questions d'histoire sociale (sur les itinéraires féminins dans les classes populaires parisiennes, notamment) difficilement appréhendables par le biais de la « Belle Juive ».

4 La « Belle Juive » appartient assurément à l'imagier romantique : Éric Fournier note que ses avatars naturalistes (chez les Goncourt, notamment, dans *Manette Salomon*) ou fin-de-siècle, sont moins lumineux : on peut y voir, à l'évidence, la marque de la montée de discours antisémites, qui investissent de haines plus violemment structurées toutes les équivoques de cette figure troublante. Mais on peut aussi noter que le naturalisme s'est exercé à défaire toutes les féminités idéales du romantisme : la « dégradation » des lignes du visage comme l'alourdissement de la palette chromatique, la dénonciation des artifices ou des corruptions précoces de la chair, notées chez Maupassant, Alphonse Daudet, Paul Bourget, Huysmans ou Léon Cladel peuvent aussi bien renvoyer à la montée de l'antisémitisme qu'à des mutations esthétiques – et c'est alors la prédilection pour le flétrissement de la « Belle Juive » plutôt que d'autres beautés féminines qui fait indice, comme c'est le cas chez Drieu La Rochelle.

5 Pour riche qu'il soit d'images et de nuances, le livre d'Éric Fournier souffre sans doute d'un découpage chronologique trop ample : si la figure de la « Belle Juive » pouvait donner lieu à une exploration complexe, entre histoire des représentations et histoire sociale, histoire du genre et histoire des Juifs de France sous la monarchie de Juillet et le Second Empire, et se prolonger du côté de l'histoire de l'Algérie, suivre la « dégradation » de cette figure dans la France fin-de-siècle ou dans l'Entre-deux-guerres condamne l'auteur à des considérations forcément superficielles sur l'évolution de la condition et des figures de la femme, ou sur la montée de l'antisémitisme. Cette extension chronologique excessive, qui dilue le sujet, est sans doute l'effet d'une demande éditoriale : et l'on ne peut que regretter cet impératif qui veut que tout sujet d'histoire du XIX^e^ siècle soit nécessairement inscrit dans une chronologie plus vaste, tant les séductions de l'histoire plus contemporaine sont supposées grandes.

6 Quelle histoire fait-on quand on se donne ainsi pour objet un type, archétype ou stéréotype, dont les origines peuvent toujours être trouvées en amont de la période d'étude, dont les ramifications sont aussi nombreuses que difficiles à cerner ? Les pages les plus neuves de *La « Belle Juive »* nous semblent être celles où Éric Fournier fait apparaître, au contact du type, des itinéraires et des lieux sociaux peu visibles. Le choix du corpus laisse cependant dans l'ombre toute une gamme d'écrits où s'affrontent production du type et expériences sociales. En effet, l'essentiel de la documentation d'Éric Fournier relève de la littérature au sens le plus répandu – textes conçus et reçus comme tels en leur temps, et toujours tenus tels (avec des variations de statut et d'appréciation : Pétrus Borel a plus de dignité littéraire que Sue, qui a plus de dignité morale que Léon Cladel, etc). Éric Fournier évoque quelques-unes des « réponses » des « Juifs de France » face la prolifération du type, comme l'ouvrage d'édification consacré aux *Grandes juives de l'histoire* par Alexandre Weill en 1879. Mais il existe d'autres productions écrites qui interrogent la « Belle Juive » du point de vue de l'expérience vécue : ce sont ces textes que fait apparaître l'étude de Maurice Samuels sur la littérature des « Juifs de France » au XIX^e^ siècle[1], comme les romans d'Eugénie Foa. Premier écrivain à publier des romans en tant qu'« auteur juif français » avec *Le Kiddouschim* en 1830, Foa reprend la figure de la « Belle Juive » dans un volume de nouvelles intitulé *Rachel* (1833) et son roman *La Juive* (1835) : dans un travail critique sur le type, l'écrivain s'interroge sur l'identité et la position des femmes juives dans la société française. Elle explore le poids de la tradition et de l'autorité, met à jour les tensions entre sentiment d'appartenance à une communauté et désir d'en sortir. Autant de questions sociales peu visibles en dehors de l'espace littéraire et que l'appropriation du type permet à Foa de formuler. Une ouverture du corpus à des zones moins visibles de la production littéraire aurait peut-être permis à Éric Fournier de donner à la « Belle Juive », loin des idéalités romantiques, sa chair et ses vrais mots.

NOTES

1. Voir notre compte rendu : « Nicole Savy, *Les Juifs des Romantiques. Le discours de la littérature sur les Juifs de Chateaubriand à Hugo* / Maurice Samuels, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 44, 2012/1, p. 203-207.